Les langues modernes de l'Afrique : d'après M. R.-N. Cust

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **5 (1884)**

Heft 2

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-132326

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LES LANGUES MODERNES DE L'AFRIQUE

D'après M. R.-N. Cust.

Le tableau d'ensemble des langues de l'Afrique présenté par M. R.-N. Cust, à la Société des Arts de Londres en 1881, et dont nous avons donné un résumé (IIIe année, p. 30), et la Notice du même auteur sur les écrivains qui ont contribué à l'extension de notre connaissance des langues africaines, n'étaient que les prémices d'une œuvre beaucoup plus importante [1], et d'une utilité infiniment plus grande pour tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent à l'exploration et à la civilisation de l'Afrique, sans parler de l'intérêt qu'elle ne peut manquer d'avoir pour ceux qui ne veulent ignorer aucun des phénomènes relatifs au développement de l'humanité dans les différentes parties du globe.

Sans doute les explorateurs peuvent, à l'aide d'interprètes, poursuivre leurs voyages de découvertes, sans connaître eux-mêmes les langues parlées dans les régions qu'ils étudient. M. Cust fait remarquer en effet qu'il n'a jamais entendu parler de voyageurs empêchés de communiquer directement ou indirectement avec les indigènes, et que des explorateurs africains, tels que Duncan à la côte occidentale, Thomson à l'est, et les grands chasseurs dans l'Afrique australe, racontent des conversations avec les chefs et avec les indigènes de territoires très éloignés de leur point de départ. Comment faisaient-ils ? Ils avaient probablement à leur service quelqu'un de ces interprètes dont parle M. Cust, connaissant plusieurs langues, et qui abondent en Afrique. L'auteur signale dans son introduction, comme trait particulier à ce continent, le fait que partout la présence d'esclaves, de tribus nomades, ou vivant dans les forêts, et de bandes de maraudeurs, semble avoir eu pour résultat la coexistence d'une pluralité de langues. Les récits des voyageurs fournissent des exemples frappants d'Africains polyglottes : Mtesa parle six langues, le nyoro, le ganda, le souahéli, le soga, le zoulou et l'arabe; un chef ma-koua en parle cinq ; Grant mentionne la présence à Karagoué d'un trafiquant, originaire de l'Inde, qui pouvait faire la conversation au moins dans dix langues africaines différentes ; et Livingstone parle d'un chasseur d'éléphants, portugais, demi-caste, qui parlait une douzaine de dialectes. Il n'en est pas moins vrai que la connaissance des

[1] A sketch of the moderne languages of Africa. Accompanied by a Language-Map, by Robert Needham Cust. London (Trübner and Co), 1883, 2 vol. in-8.

langues de la région à explorer ne peut qu'être extrêmement utile aux voyageurs, en les dispensant de l'accompagnement d'interprètes, et en leur permettant de s'entretenir toujours directement avec guides, porteurs, ou natifs de l'intérieur.

Toutefois, si cette connaissance ne leur est pas indispensable à eux, elle est d'une nécessité absolue à ceux qui s'établissent au milieu des indigènes pour les tirer de l'ignorance et de la barbarie dans lesquelles ils sont plongés, afin de les instruire et de leur communiquer les bienfaits de la civilisation. Comment les innombrables tribus de cet immense continent pourraient-elles progresser, si on ne leur parle ? Mais pour leur parler, il faut qu'il y ait des hommes, capables d'exercer au milieu d'elles les arts de la paix, qui possèdent leurs langues ; pour cela il faut que ces langues aient été étudiées et mises par écrit, et qu'une littérature, tout au moins les éléments d'une littérature : vocabulaires, grammaires, dictionnaires, spécimens des phrases les plus usitées ou de récits, aient été créés, pour former les matériaux de l'enseignement à donner à ceux qui veulent se vouer au relèvement des indigènes. Les grands voyageurs, Barth, Duveyrier, Livingstone, Stanley, Nachtigal, Schweinfurth, etc., y ont contribué pour leur part, en rapportant des vocabulaires assez étendus des langues des tribus visitées par eux ; mais jusqu'ici, ce sont essentiellement les missionnaires établis sur tous les points de la périphérie du continent, ou déjà un peu en avant dans l'intérieur, qui ont pu étudier les langues des peuplades au milieu desquelles ils vivent, de manière à les mettre par écrit, à en rédiger la grammaire, à traduire dans ces langues quelques parties de l'Ancien ou du Nouveau Testament, pour quelques-unes la Bible tout entière, à composer des livres d'école ou de culte, et à permettre aux sociétés dont ils relèvent de les faire imprimer, pour pouvoir les mettre entre les mains de ceux qu'ils veulent instruire et relever.

Voyageurs, missionnaires et sociétés poursuivent leurs travaux séparément ; ceux-là découvrent incessamment de nouvelles tribus, parfois très petites, très voisines les unes des autres, et cependant différentes et parlant des langues diverses ; Lenz a trouvé, par exemple, dans l'Afrique occidentale, dans un espace de trois milles carrés, quatre tribus distinctes, ne comptant que 200 individus, parlant des langues entièrement différentes. Un seul fait pourra donner une idée de la multiplicité des idiomes africains. Dans sa *Polyglotta africana*, Kœlle a recueilli, à Sierra Léone, de la bouche d'esclaves libérés, deux cents vocabulaires de dialectes appartenant à soixante langues.

A mesure que les parties encore inconnues du continent seront découvertes, de nouvelles tribus, parlant des langues ignorées jusqu'au moment où M. Cust a posé la plume, nous seront révélées. Ce sera la tâche de la génération à venir d'en faire le dénombrement et de les classer, en assignant à chacune d'elles, dans la carte des langues de l'Afrique, la place que lui auront marquée les récits des explorateurs.

En attendant, le nombre de celles dont on connaît positivement l'existence et le pays où elles sont parlées est assez considérable, pour qu'un travail de concentration et de classification méthodique, accompagné d'une carte dressée avec le plus grand soin, ait été rédigé et publié, afin de fournir aux savants à venir une base solide, qui leur permette de s'avancer d'un pas sûr dans la voie du progrès. Personne n'était mieux placé que M. Cust pour s'acquitter d'une semblable tâche, à laquelle l'avaient préparé un travail analogue sur les *Langues modernes de l'Inde,* et ses fonctions de secrétaire honoraire de la Société royale asiatique, de membre du comité de la Société royale de géographie de Londres, du comité de la Société des missions anglicanes, de celui de la Société biblique britannique et étrangère, ainsi que du comité de traduction de la Société pour le progrès des connaissances chrétiennes, constamment occupé de la question des langues de l'Afrique. Aussi crut-il de son devoir de combler la lacune qui existait dans les grands ouvrages de Max Müller : *Lecture on the Science of Language,* et de Whitney : *Language and the study of Language,* ouvrages très importants, traitant soi-disant de la matière du langage dans sa totalité, mais où les langues et les dialectes de l'Afrique ont été oubliés, quoiqu'ils présentent des phénomènes remarquables et uniques.

Pour rassembler tous les documents dont il avait besoin, sur les langues de tribus dont l'existence est certaine et le pays connu, M. Cust étudia tout ce qui avait été écrit par ses prédécesseurs, et dépouilla les nombreuses publications scientifiques et missionnaires reçues par les Sociétés dont il fait partie ; il correspondit avec des amis dans tous les États d'Europe, d'Afrique et d'Amérique, et surtout avec les voyageurs africains de toutes nationalités, et avec les missionnaires, revenus en Europe ou encore à l'œuvre dans leurs différents champs de travail ; il visita les grandes bibliothèques de Londres, Paris, Berlin, Vienne, Rome, et se rendit même parfois en Afrique pour obtenir, sur les lieux mêmes, les renseignements dont il avait besoin ; en un mot il n'épargna ni soins, ni temps, ni argent, pour arriver à la certitude, au sujet des données qu'il voulait centraliser aussi complètes que possible sur cet important sujet.

Les matériaux ainsi recueillis formaient une masse énorme de documents; les plus élémentaires comme les plus savants : alphabets, chiffres, vocabulaires, les uns de quelques mots seulement, les autres de dixaines de milliers de mots, notes grammaticales, grammaires spéciales et grammaires comparées, dictionnaires, simples phrases, traductions, etc., etc., avaient afflué en quantité si considérable que la seule pensée en donne le vertige.

Dans ce fouillis de documents, il fallait introduire l'ordre, sous peine de n'avoir créé qu'un chaos informe. Heureusement l'esprit méthodique de M. Cust et la lucidité de son intelligence ont réussi à y répandre la lumière, par une classification judicieuse, résultat d'un examen approfondi. Sachant que des ressemblances extérieures dans la composition des mots pourraient faire croire à une parenté des langues auxquelles ils appartiennent, tandis qu'en réalité leur origine est différente, il a cherché, sous la forme des mots, l'esprit ou le génie de la langue, et les principes sur lesquels elle repose, et a dépouillé la racine des mots des préfixes et des suffixes qui y ont été ajoutés, afin d'arriver à la connaissance des procédés employés pour les composer, ou pour les mettre en rapport les uns avec les autres. Ce n'est qu'après un examen sérieux et souvent très minutieux qu'il s'est décidé à rattacher les 591 langues et dialectes, dont l'existence est hors de doute et qui sont parlées par des indigènes ayant un habitat dont les limites ont pu être tracées d'une manière précise, aux six grandes familles dont nous avons parlé (IIIme année, p. 30), sémite, chamite, nubienne-foulah, nègre proprement dite, bantou, hottentote et bushmen. Dans le nombre indiqué ci-dessus ne sont comprises que les langues du continent et des îles qui s'y rattachent positivement ; celles de Madagascar appartenant à la famille des langues malaies, ainsi que celles de Sainte-Hélène, de l'Ascension, de Tristan d'Acunha n'y sont pas comprises, non plus que les langues qui ont pu être parlées autrefois dans le nord de l'Afrique : l'égyptien, le latin, le phénicien, etc., ou celles de tribus naguère vivantes, mais éteintes aujourd'hui; non plus encore que celles qui sont particulières aux colonies européennes des côtes africaines ; non plus enfin que celles dont on a pu entendre parler, mais dont la tribu n'a encore été visitée par aucun explorateur ou missionnaire capable de recueillir sur elle des renseignements suffisamment précis.

Les 591 langues et dialectes africains reconnus par M. Cust se groupent ainsi dans les six familles susmentionnées :

1° Sémite.....	10	langues,	9	dialectes,	total	19
2° Chamite.....	29	»	27	»	»	56
3° Nubienne-Foulah.....	17	»	7	»	»	24
4° Nègre.....	195	»	49	»	»	244
5° Bantou.....	168	»	55	»	»	223
6° Hottentote et Bushmen.	19	»	6	»	»	25
	438	langues,	153	dialectes,	total	591

Il va sans dire que, malgré le soin que M. Cust a apporté dans l'examen de chacun de ces idiomes, pour lui assigner sa vraie place dans sa classification, ainsi qu'à la préparation de la carte dressée par M. Ravenstein, le savant cartographe chargé par la Société royale de géographie de Londres de construire la grande carte de l'Afrique équatoriale, il n'est pas encore possible, au point où en sont nos connaissances, de dire d'une manière certaine : tel dialecte appartient indubitablement à tel ou tel groupe. M. Cust est le premier à reconnaître que, pour plusieurs, sa classification est provisoire, et à appeler de ses vœux des travaux ultérieurs, dussent-ils l'obliger à modifier tant soit peu ses divisions et ses subdivisions, ou tout au moins leur contenu.

L'on peut admettre cependant que les modifications qui pourront y être apportées seront très peu considérables, car il n'a procédé à sa classification et à l'inscription des noms sur sa carte, qu'appuyé, d'un côté, sur des faits linguistiques reconnus, et de l'autre, sur des faits géographiques constatés, n'admettant jamais comme établie l'existence d'une langue, à moins qu'il ne pût indiquer, sur la carte, le pays où elle est parlée, en s'aidant pour cela des documents cartographiques les meilleurs, et des indications des écrivains les plus autorisés. Il a ainsi évité, autant que possible, les chances d'erreur, et a indiqué d'avance les points sur lesquels pourront porter les modifications. C'est, d'après lui, dans la famille des langues bushmen, que pourront se produire les changements les plus sensibles.

Il a groupé autour de cette famille, vu la petite taille des individus qui la composent, toutes les peuplades pygmées signalées jusqu'ici sur la surface du continent africain : obongo, akka, bakké-bakké, doko, mdidikimo et toua, quelque disséminées qu'elles soient, de l'ouest à l'est et du nord au sud, parce qu'il n'aurait pas su à quelle famille les rattacher au point de vue linguistique. Sans doute leur situation géographique est bien déterminée : les Akka habitent chez les Mombouttou, dans le bassin de l'Ouellé ; les Obongo, dans celui du Gabon ; les Bakké-Bakké, sur la côte du Loango ; les Doko, au sud de l'Abys-

sinie ; les Mdidikimo, à l'ouest des monts Ngourou, sur la route de Zanzibar à l'Ou-Nyanyembé, et les Toua, au confluent de la Roumami et du Loualaba. Mais, à part la langue des Akka, dont l'abbé Beltrame a publié, dans le Bulletin de la Société italienne de géographie, un vocabulaire et des spécimens des phrases usuelles, d'après ce qu'il avait pu apprendre des deux Akka ramenés à Vérone par Miani, on ignore jusqu'ici les langues des autres peuplades pygmées. L'étude seule pourra leur assigner leur vraie place.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit (IIIe année, p. 30), des traits qui caractérisent et distinguent les langues de ces six familles. Mais nous ferons remarquer, à propos du nombre considérable des langues et des dialectes des familles nègre et bantou, d'après Prichard, ethnologiste expérimenté et d'un esprit juste, qu'on croyait d'abord les langues africaines innombrables et sans rapports les unes avec les autres, mais qu'à mesure qu'on les a examinées de près, le nombre s'en est réduit graduellement, et que l'on a trouvé, pour un nombre de langues relativement petit, une infinité de dialectes.

D'ailleurs, malgré les diversités qui les distinguent, il y a entre elles certaines affinités, qui permettent aux voyageurs de traverser, sans trop de difficultés, de vastes territoires habités par des tribus différentes. On sait que Livingstone, parti de Kolobeng, se dirigea vers le nord et atteignit le Zambèze près de son confluent avec le Chobé, d'où il se rendit à la côte de l'Angola, pour revenir ensuite à son point de départ et atteindre de là Quilimane; il ne paraît pas avoir jamais eu de difficulté à s'entretenir en langue chuana avec les indigènes de cet immense territoire de l'Atlantique à l'Océan indien, quoique souvent les guides lui manquassent et qu'il dût se diriger au moyen de la boussole. Si l'on compare des langues de points extrêmes, celle des Xosa, par exemple, dans la Cafrerie, avec celle des tribus de l'équateur, il va sans dire qu'il est difficile de reconnaître qu'elles appartiennent à la même famille; mais si l'on examine les racines des mots de chaque langue, on s'aperçoit que les différences se fondent les unes dans les autres, de telle sorte que l'on doit reconnaître entre elles une parenté réelle. Livingstone affirme que le langage de Teté, sur le Zambèze moyen, ressemble beaucoup à celui de l'Angola, et il ajoute qu'en passant d'une tribu à une autre, il n'est nécessaire de connaître qu'une seule langue, les interprètes étant faciles à trouver.

On se représente souvent les langues des familles nègre et bantou comme très pauvres ; mais, ainsi que le fait remarquer M. Cust, après

Livingstone, cette opinion n'est bien souvent, chez celui qui l'exprime, que la preuve d'un esprit d'une faible portée. En effet, pour ne parler que des langues de la famille bantou, employées par des millions d'Africains, de la Cafrerie au golfe de Guinée, « elles sont » dit M. Cust, « excessivement riches. Chaque monticule, colline, montagne ou pic a un nom, ainsi que chaque cours d'eau, chaque vallon, chaque plaine ; discuter le sens de ces noms prendrait une vie d'homme. Ce n'est pas la disette, mais la surabondance de noms qui induit en erreur les voyageurs. La plénitude du langage est telle, qu'il y a des vingtaines de mots pour marquer les variétés de la marche, de la flânerie, de la fanfaronnade ; chaque mode de marche est exprimé par un mot spécial. Boyce et Appleyard, versés dans la connaissance des langues de la branche méridionale du groupe bantou, J.-L. Wilson qui avait étudié spécialement celles de la branche occidentale, Krapf et Steere qui s'étaient voués à celles de la branche orientale, sont unanimes à en louer la beauté et la puissance plastique. J.-L. Wilson, en particulier remarque qu'elles sont douces, souples, flexibles à un degré presque illimité ; que leurs principes grammaticaux sont fondés sur une base très systématique et philosophique, et que le nombre de leurs mots peut être augmenté presque à l'infini ; elles peuvent exprimer les nuances les plus délicates de la pensée et du sentiment, et il n'y a peut-être pas d'autres langues au monde qui aient un caractère plus déterminé et plus de précision dans l'expression. »

Quelque ignorants, superstitieux, vicieux même et infortunés, que puissent être les possesseurs d'un semblable trésor, celui-ci demeure comme un témoignage qui atteste leur origine supérieure. Si, dans leurs ténèbres et leurs misères actuelles, ils savent s'en servir de manière à étonner ceux qui les entendent, que sera-ce lorsqu'ils auront reçu des blancs, par ce moyen de communication, la civilisation sous sa forme la plus haute, mais aussi la plus humaine. Dans la bouche d'hommes relevés et instruits, ces langues deviendront, nous n'en doutons pas, le meilleur moyen de propagation des pensées les plus nobles, pour le bien de toutes les tribus africaines.

En attendant, ceux qui se préparent à travailler au relèvement des indigènes de l'Afrique, doivent être extrêmement reconnaissants envers M. Cust, de leur avoir fourni le moyen de s'orienter facilement dans ce dédale de langues diverses, en joignant, à la carte qui accompagne le texte de son ouvrage, des appendices renfermant des tableaux bibliographiques des langues, des dialectes, des localités et des autorités

citées, avec des index alphabétiques de différentes sortes, extrêmement précieux pour la consultation de ces deux volumes.

On le voit, l'auteur n'a rien négligé pour que son œuvre fût en même temps la meilleure et la plus utile. Nous n'avons cependant parlé jusqu'ici que de ce que nous pourrions appeler le mérite intellectuel de l'ouvrage, l'ordre dans l'abondance des matériaux, la justesse des vues et la sagacité des observations. Nous nous reprocherions de ne pas relever un trait particulier qui ôte à ces volumes, semés d'indications bibliographiques, quoique l'auteur ait éliminé du bas des pages toute espèce de notes, et où les divisions et les subdivisions abondent, toute l'aridité qu'un pareil sujet semblait devoir entraîner nécessairement avec lui, et qui leur donne au contraire un grand charme. Nous voulons parler du sentiment d'affection que respirent ces pages pour tous ceux qui ont fourni à M. Cust la possibilité de les écrire, et dont il a eu soin de placer les photographies en tête de son premier volume, en donnant une place à part au premier évêque noir, Samuel Crowther, l'apôtre du Niger, auquel il devait une carte des langues du bassin de ce fleuve et beaucoup de renseignements sur les tribus qui l'habitent ;— de la reconnaissance de l'auteur pour tous les explorateurs et les missionnaires qui travaillent à faire mieux connaître les innombrables tribus de cet immense continent et leurs langues,— et surtout de l'amour qu'il a voué à ceux en faveur desquels ce travail s'accomplit. On sent que chez l'écrivain le cœur est aussi grand que la pensée est élevée ; on est touché des adieux émus qu'il adresse à chacun des grands voyageurs ou missionnaires qui lui ont servi de guides dans l'étude de telle ou telle partie de son vaste sujet et, dans le bel ouvrage qu'il vient de publier, on admire surtout la bonne œuvre d'une âme ingénieuse dans son dévouement pour les plus déshérités de l'humanité, et pour ceux qui s'efforcent de les enrichir de tous les bienfaits de la civilisation.

CORRESPONDANCE

Londres, 12 janvier 1884.

Cher Monsieur,

L'intérêt que je porte à l'*Afrique explorée* m'engage à vous demander si vous pourriez adopter un système perfectionné pour l'orthographe des noms propres en Afrique.

Vous avez un exemplaire de mon ouvrage sur les langues modernes de l'Afrique : vous y verrez, au bas de la page 11, qu'il n'est pas correct, soit en anglais, soit en français, d'ajouter une *s* comme suffixe pluriel à un nom propre ; il faut écrire les Zoulou, et non les Zoulou *s*.